

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING



Le Journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Abonnement : Pour Roubaix, 25 francs par an.
 : 14 six mois.
 : 7 50 trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.
On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C^e, 30, rue de la Banque.
Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BULLIER et C^e pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 2 Novembre 1865

BULLETIN

Contrairement aux assertions de plusieurs journaux et correspondances, une lettre de Mexico fait pressentir le retour prochain du maréchal Bazaine en France. Les novellistes impatients ne manquent pas d'interpréter cette conjecture dans le sens d'un rappel plus ou moins immédiat de notre armée d'expédition au Mexique. Il n'est pas présumable, si favorable que devienne la situation, que ce rappel ait lieu avant la printemps de 1866.

Les résultats électoraux connus jusqu'à présent en Italie comprennent 347 élections; sur ce nombre, 161 députés ont été réélus dans les collèges qu'ils représentaient précédemment; 43 anciens députés ont été élus dans de nouveaux collèges; 143 députés nouveaux ont été nommés.

Parmi les anciens députés réélus, on signale MM. Cordova, Lanza, Boncompagni, La Maza, Ricciardi, Liborio, Romano. Des lettres de Rome annoncent que le choléra a fait invasion dans les Etats pontificaux.

En Angleterre, le nouveau cabinet est formé. Le comte Russell devient premier ministre et lord Clarendon secrétaire d'Etat des affaires étrangères. La place de chancelier du duché de Lancastre, laissée vacante par la promotion du comte Clarendon, n'est pas encore remplie et provisoirement sir Robert Peel, reste secrétaire d'Irlande. Le comte Russell, n'ose pas quant à présent, faire de nouvelles nominations à ce poste. Le comte Granville a bien voulu rester président du conseil et laisser au premier ministre la direction des débats dans la chambre haute. Avant la réunion du parlement il y aura d'autres changements dans le cabinet, mais on croit généralement qu'en dépit de toute combinaison qu'adoptera le comte Russell, son administration ne sera pas de longue durée. Une chose curieuse c'est que la presse radicale et la presse conservatrice

s'accordent à soutenir le ministère Russell. Tous les autres journaux lui sont contraires, Radicaux et conservateurs désirent un changement et ils ne soutiennent le comte Russell que comme chef d'un cabinet transitoire pour arriver ultérieurement à ce changement; les conservateurs donnent l'espoir de se saisir du pouvoir et les radicaux ont l'intention d'arracher aux libéraux, héritiers présomptifs du ministère Russell, des concessions importantes.

J. REBOUX.

On lit dans le *Moniteur* :

« Le courrier arrivé le 30 octobre par la voie d'Angleterre apporte au ministre de la guerre des dépêches datées de Mexico le 27 septembre. Aucune circonstance sérieuse, dans l'ordre politique ou militaire, ne s'est produite au Mexique depuis le dernier courrier. La saison des pluies retient les troupes dans leurs cantonnements et suspend toutes les opérations de quelque importance. La tranquillité règne dans les provinces de Yucatan, Oajaca, Janisco, Sinaloa et Durango.

« Dans la Sonora, le colonel Garnier, du 51^e, est entré, le 15 août, avec deux compagnies, à Ures, où il était impatiemment attendu par la population. Il a trouvé dans cette place 25 canons sur affûts, des armes, des munitions en grande quantité. Il a licencié les indiens, qui ont regagné tranquillement leurs foyers, prêts à reprendre les armes au premier signal pour la défense de l'empire. De toute la Sonora, il ne reste maintenant aux décideurs que Alamos.

« Après avoir organisé les autorités civiles et créé une force militaire permanente, le colonel Garnier a quitté Ures pour rentrer à Hermosillo et se porter de là sur Guaymas.

« Le général Brincourt a fait savoir qu'à la date du 5 septembre, après l'entrée des Français à Chihuahua, Juarez a donné congé à ses adhérents et licencié les troupes qu'il avait avec lui. Suivi de deux de ses ministres et de quelques serviteurs, l'ex-président a passé la frontière au Paso del Norte, se dirigeant sur Santa-Fé, capitale de nouveau Mexique. Cette nouvelle a produit une grande sensation dans la contrée.

« Les bandes qui occupaient le nord de Chihuahua se sont portées vers la Guadalupe y Calvo et la Conception. Les habitants de cette dernière ville et des villages

voisins se sont armés, refusant de payer les contributions de guerre que l'on voulait leur faire payer au nom de l'ancien gouvernement.

« Ojinaja, ancien gouverneur de Chihuahua et chef des bandes qui entouraient la Conception, a voulu s'en emparer par la force; mais, attaqué par les habitants, il a été tué et ses troupes se sont dispersées. Le général Brincourt a organisé le pays; les autorités qu'il a installées fonctionnent régulièrement, et la tranquillité succède déjà aux agitations de la guerre.

« Les pluies, bien que continuant à tomber, ont cependant beaucoup diminué d'intensité; les eaux se retiennent peu à peu, et toute crainte d'inondation à Mexico a disparu.

« On annonce de Puebla que le général Porphirio Diaz, trompant la surveillance du commandant autrichien, est parvenu à s'évader au moment où des négociations étaient entamées pour son échange contre des prisonniers belges.

« La province de Vera-Cruz est tranquille, à part quelques incursions des guerilleros qui cherchent à se reformer dans les Terres-Chaudes. L'état sanitaire s'y améliore de jour en jour; dans les autres parties du territoire mexicain, il est excellent.

On lit dans la *Liberté* :

« Plusieurs journaux ont annoncé que le gouvernement, entrant résolument dans la voie des économies budgétaires, aurait pris, entre autres résolutions, celle de retirer le projet de loi qui alloue une somme de 360 millions à l'exécution des grands travaux publics.

« Nous sommes en mesure d'affirmer que cette rumeur ne repose sur aucun fondement. La seule modification que le gouvernement ait cru devoir apporter aux dispositions primitives du projet de loi dont il s'agit, consiste, ainsi que nous l'avions déjà fait connaître, à réduire la somme que l'on doit demander à l'aliénation des forêts; mais il n'est nullement question pour cela, de retirer le projet de loi.

« On doit se souvenir, d'ailleurs, que la majeure partie des 360 millions distribués aux grands travaux publics doit être réalisée, suivant le projet, sans qu'il soit besoin de demander au Corps Législatif de nouvelles allocations de crédit. C'est l'excédant du budget des recettes extraordinaires qui fournira chaque année ce contingent supplémentaire; les dépenses à faire seront exactement mesurées, au début de chaque exercice, à l'importance de

cette ressource éventuelle. Ce système, on le voit, n'engage nullement l'avenir de nos finances. »

LES ETUDIANTS.

Chacun son lot et sa pente. Il y a des étudiants qui, rentrés de vacances depuis hier, se disposent à filer sur la ville de Liège afin d'éclaircir les problèmes sociaux et politiques. Sage résolution qui ne peut manquer de profiter aux gouvernements et aux peuples.

D'autres étudiants, à la première nouvelle du choléra à Paris, ont quitté le fusil ou l'épervier, la guêpe du touriste ou la serpe de l'horticulteur, pour venir reprendre la trousse du carabin, et le tablier de l'infirmier. Ceux-ci ne courent pas après le bruit attrayant, ils vont au devoir périlleux. Les mères ont pleuré au départ du jeune homme, les sœurs aussi, le père lui-même a eu sa part d'angoisses; mais tous lui ont dit : va!

On les a vus, ces braves enfants, dans les salles des hôpitaux, au chevet des cholériques. Pas un n'a bronché. Si fait, deux sont tombés, mais, frappés du mal, ainsi que le soldat d'un éclat d'obus. Si l'on mettait la croix de l'honneur sur la croix de la foi, les tombes de ces deux martyrs devraient en être décorées.

L'hommage que la mort leur a ravi, on le rend à leurs camarades respectés par le fleau. Voici ce que nous lisons dans le *Moniteur* de mardi :

« S. Exc. M. le ministre de l'intérieur s'est rendu aujourd'hui à l'Hôtel Dieu et à l'Hôpital Beaujon.

« En exécution des ordres de l'Empereur, M. le ministre a annoncé que Sa Majesté avait été vivement touchée, lors de la visite qu'Elle a daigné faire personnellement dans les hôpitaux, du zèle infatigable avec lequel les internes attachés au service des cholériques avaient rempli leur mission. Son Excellence a ajouté que l'Empereur, voulant récompenser le corps tout entier dans la personne de deux de ses membres qui se sont particulièrement signalés, avait daigné nommer chevaliers de la Légion d'honneur M. Legros, interne à l'Hôtel-Dieu, et M. Lellion, interne à l'hôpital Beaujon.

« Conformément aux intentions de Sa Majesté, M. le ministre de l'intérieur a remis la croix à MM. Legros et Lellion dans la salle des cholériques, c'est-à-dire dans le lieu même qui a été témoin de leur courageux dévouement.

« M. le ministre de l'intérieur était accompagné de M. le sénateur préfet de la Seine et de M. le préfet de police. Ici, nul besoin d'éloge. Le cœur com-

mande à l'esprit. Chacun fait son devoir; les étudiants se dévouent, l'Empereur les récompense, le pays dit : Cela est bon ! Et lorsque passeront sur le boulevard ces adolescents au ruban écarlaté, le soldat chevronné les saluera comme on salue des camarades. La science a ses enfants de troupe aussi.

A. RATYET.

CHRONIQUE LOCALE & DEPARTEMENTALE.

Le n° 31 du Recueil des Actes administratifs de la Préfecture du Nord contient :

I. — La circulaire suivante relative aux précautions à prendre contre le choléra :

« Lille, le 24 octobre 1865.

Messieurs,

« Au moment où on se préoccupe d'une épidémie qui s'est manifestée avec assez d'intensité dans quelques départements du midi, et bien que rien ne fasse pressager son invasion dans le département du Nord, il me semble à propos de vous prévenir contre un danger possible et de vous inviter à prendre dès maintenant toutes les mesures d'assainissement utiles en tout temps et indispensables surtout dans des circonstances présentes.

« Je ferai d'abord mention des dispositions relatives à la voirie. Ces dispositions rentrent directement dans les attributions des administrations municipales, et vous n'aurez pas attendu, j'en suis convaincu, mes recommandations pour y pourvoir sur tous les points.

« Ainsi, il est d'une nécessité absolue de maintenir constamment en bon état, les rues et places publiques; d'en faire disparaître avec soin et chaque jour les bœufs, immondices, ainsi que tout dépôt de détritus pouvant dégager des miasmes délétères; de veiller à l'entretien régulier des égouts et aqueducs, et de s'assurer du nettoyage quotidien des cuvettes hermétiques; en un mot, de prendre de toutes parts et dans les meilleures conditions pour la santé générale.

« Il est important de s'occuper aussi des habitations et des habitants et de combattre l'indifférence ou l'incurie en faisant à tous les recommandations les plus pressantes dans l'intérêt même de leur bien-être et de leur santé. Sous ce rapport, le *Moniteur*, dans son numéro du 18 courant, contient de fort sages conseils, de très utiles renseignements, qui ne sauraient être trop répandus, et je ne crois pouvoir

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 3 NOVEMBRE, 1865.

N° 4

FEMME D'UN VANITEUX.

LES FIANCÉS.

(Suite.)

Le lendemain, les deux cousines gardaient la chambre, indisposées des suites de leur bain froid. Emma n'avait qu'un rhume et, fut bientôt rétablie; mais Hélène ne put descendre qu'au bout de plusieurs jours. On sut alors qu'elle avait craché le sang, et Emma, dans sa reconnaissance et son admiration, fit devant Carlos un éloge enthousiaste de la bonté, du dévouement, de la modestie d'Hélène. Elle en cita plusieurs exemples, entre autres la vieille Marguerite et les soins qu'Hélène lui donnait un matin où son absence au déjeuner avait provoqué tant de combattants malveillants. Elle finit par répéter à M. Marsauge tout pensif et tout rêveur. Se reprochait-il son injustice ? Le lendemain nous retrouvons Hélène et Emma jouant aux grâces avec Carlos. Emma est pétillante de gaieté et adresse mille taquineries charmantes au jeune homme; qui lance, en échange, des compliments pleins de galanterie ressemblant à y méprendre à autant de déclarations. Mais de temps à autre, il jette à la dérobée

un regard sur Hélène, qui les observe silencieusement. Le jeu fini, Emma, sur un mot de Carlos plus significatif que tous les autres, s'enfuit rougissante de joie et de confusion. Il s'apprête à la suivre, quand Hélène le retient en lui disant avec gravité :

« M. Marsauge, vous jouez un jeu bien dangereux.

« Lequel ? demanda-t-il, baissant les yeux sous le regard d'Hélène.

« Vous appliquez tout votre talent à vous faire aimer d'Emma, d'une enfant ingénue dont le cœur vote sans défiance au-devant de vous. C'est mal agir.

« Pourquoi, mademoiselle ? Parlez ! »

« Qu'y avait-il dans la voix de Carlos, que les joues d'Hélène se teignirent d'un léger nuage rose ? Était-ce le singulier tremblement de cette voix ? Nous l'ignorons.

« Parce que vous n'aimez point Emma, répondit-elle.

« Et qui est-ce donc que j'aime ? »

« Il lui avait pris la main; mais il la lâcha aussitôt, car toute émotion avait disparu du visage d'Hélène, et elle le regardait d'un œil tranquille et assuré.

« A votre cœur de répondre à cette question, dit-elle, si vous voulez bien l'écouter, au lieu de jouer par simple passe-temps avec d'autres cœurs. Emma a trop de valeur pour vous servir de jouet.

« Mais pas pour devenir ma femme, répliqua-t-il froidement.

« Non si vous lui offrez votre main sans votre cœur.

« Mais je compte lui offrir l'un et l'autre.

Hélène redressa la tête et demanda d'un ton sévère :

« Le pouvez-vous ? »

Cette question si simple bouleversa Carlos; il reprit d'une voix presque courtoisée, avec un geste violent :

« Qu'est-ce qui m'en empêcherait ?

« Votre honneur; vous ne pouvez offrir à Emma ce qui n'est plus à vous. »

Elle entra; Carlos la suivit d'un regard enflammé.

« Aurait-elle deviné mon secret ? murmura-t-il. Non; à peine me le suis-je avoué à moi-même. »

Le jour suivant, comme Hélène travaillait sur la terrasse, Carlos vint s'asseoir à côté d'elle.

« Mademoiselle, vous m'avez dit parfois des choses que je n'ai pas bien comprises. Hier soir, par exemple, vous avez prétendu que je me jouais du cœur de votre cousine Emma.

« Je le prétends encore. Vous n'aimez pas cette innocente enfant, et pourtant vous affichez envers elle des attentions...

« Qui ne sont pas mensongères. Du premier moment où je l'ai vue, j'ai aspiré à la nommer ma femme. Cette enfant, comme vous l'appellez à juste titre, cette aimable enfant, qui a le cœur sur les lèvres et tous ses sentiments écrits sur son visage, me paraît si ravissante que je crois impossible de ne pas être heureux auprès d'elle. »

Hélène se renversa sur le dossier de son siège, fixa sur Carlos un regard sérieux, presque triste, et demanda avec lenteur :

« Prétendez-vous sérieusement aimer ma cousine d'amour ?

« Non, pas de l'amour que mon cœur avait rêvé.

« Pas même de celui qu'il est capable de ressentir.

« Hélène, s'écria Carlos, l'œil étincelant.

« Condamnez-vous Emma au triste sort de n'occuper que la seconde place dans le cœur de son mari ?

« Non. Vos paroles d'hier m'ont fait réfléchir. J'ai compris qu'il serait indigne de sacrifier à mon bonheur celui de cette jeune fille. Car je ne l'aimerais jamais autant que j'aime. »

« Ma tante Sophie ! » interrompit Hélène involontairement. Mais à peine ces mots lui étaient-ils échappés qu'elle les regretta et qu'elle eût voulu à tout prix pouvoir les reprendre.

Carlos tressaillait, et regarda Hélène comme s'il avait peine à en croire ses oreilles.

« Votre tante Sophie ! répéta-t-il; la femme de M. Dalbray ! la mère d'Emma ! Vous m'avez cru capable d'une pareille indignité ! Mademoiselle, je me figurais que vous me teniez au moins pour homme d'honneur. »

La dignité simple de son attitude impressionna puissamment Hélène. Elle s'écria en lui tendant la main :

« Était-je dans l'erreur ? Vous ai-je mal jugé ? Pardon.

« Ah ! vous vous êtes grandement méprise sur l'objet de mon amour, » dit-il avec une profonde émotion.

Il gardait dans la sienne la main d'Hélène, et elle, elle croyait entendre les battements du cœur de Carlos. Elle lui retourna doucement cette main, et se pencha sur sa broderie. Il se mit à dessiner sur le sable avec sa canne. Tous deux gardaient le silence.

« Qu'est-ce qui vous a donné à penser que j'aimais votre tante ? demanda enfin Carlos.

« Je vous ai vu à ses genoux, battuta Hélène.

« Ah ! comme l'apparence peut tromper ! »

« Nouveau silence. Les regards d'Hélène tombèrent par hasard sur un nom que Carlos venait de tracer et qu'il semblait désigner du bout de sa canne. Elle détournait vivement la tête, se leva et retourna.

Carlos effaça les caractères inscrits sur le sable et resta longtemps immobile, plongé dans de profondes pensées. Dans la soirée, il s'approcha d'Hélène et lui dit :

« N'aurai-je jamais le plaisir de vous entendre chanter ? »

« Quand mon fiancé sera de retour, » répondit-elle sans lever les yeux.

Le regard de Carlos s'assombrit; il se retira sans répliquer.

« Avant de se coucher, Hélène ajouta le post-scriptum suivant à une lettre pour Ochar : »

« Mon ami, arrivez le plus vite possible. J'éprouve un grand besoin de vous revoir. »

Trois semaines s'écoulèrent avant que le conseiller Ochard pût revenir à Abbaye. Elles ne furent signalées par rien de remarquable. Carlos évitait soigneusement Hélène et avait adopté à l'égard d'Emma des airs plus sérieux et moins familiers. Il recherchait moins la société des dames, et beaucoup plus celles de M. Dalbray.

Un peu attristée d'abord de ce changement, Emma n'avait guère tardé à s'y faire son parti, et elle était redevenue en quelques jours la gâtée, l'insouciance mêmes.